

CHARLOTTE
BRONTË
Jane Eyre

CARLA LAVASTE

Chef-d'œuvre romanesque, *Jane Eyre* « offre un concentré de ce que le genre peut produire : l'histoire d'une formation, l'affrontement d'un être solitaire avec sa destinée, la passion, la peur, le mystère. C'est la révolte d'une humiliée, d'une femme inconvenante parce qu'elle s'oppose aux hommes. Jane est sauvage, directe, déjà féministe. » (Dominique Barbéris). Écrit par Charlotte Brontë et publié pour la première fois le 16 octobre 1847 à Londres par Smith, Elder & Co. sous le pseudonyme masculin de Currer Bell, ce roman n'en finit pas d'inspirer les traducteurs comme les cinéastes. Il a connu pas moins de quatorze traductions en français et près d'une vingtaine d'adaptations cinématographiques et télévisuelles. Notre sélection a été guidée avant tout par la volonté de couvrir un large champ temporel. Figurent ainsi en ordre chronologique la première traduction identifiée, celle de Mme Lesbazeilles Souvestre(1), publiée en 1854, et la dernière parue, celle de Dominique Jean (4), qui date de 2008. Entre ces deux extrêmes, nous avons sélectionné les traductions de Léon Brodovikoff et Claire Robert(2) (1950) et celle de Charlotte Maurat (3) (1964).

There was no possibility of taking a walk that day. We had been wandering, indeed, in the leafless shrubbery an hour in the morning; but since dinner (Mrs. Reed, when there was no company, dined early) the cold winter wind had brought with it clouds so sombre, and a rain so penetrating, that further outdoor exercise was now out of the question.

1. Il était impossible de se promener ce jour-là. Le matin, nous avons erré pendant une heure dans le bosquet dépouillé de feuilles ; mais, depuis le dîner (quand il n’y avait personne, Mme Reed dînait de bonne heure), le vent glacé d’hiver avait amené avec lui des nuages si sombres et une pluie si pénétrante, qu’on ne pouvait songer à aucune excursion.

2. Il était impossible de faire une promenade ce jour-là. Nous avons bien erré dans le bosquet effeuillé pendant une heure, le matin, mais, depuis le dîner (Mrs. Reed, lorsqu’il n’y avait pas d’invités, dînait tôt), le vent froid de l’hiver avait apporté des nuages si sombres et une pluie si pénétrante que toute idée d’exercices en plein air était maintenant exclue.

3. Il n’était pas possible de faire une promenade ce jour-là. Nous avons bien passé une heure de la matinée à errer dans le bosquet dénudé, mais depuis le déjeuner (Mrs. Reed, quand il n’y avait pas d’invité, déjeunait de bonne heure) le vent froid de l’hiver avait amené de si sombres nuages et une pluie si pénétrante que tout autre exercice de plein air était maintenant hors de question.

4. Impossible de se promener ce jour-là. Certes, nous avons passé une heure de la matinée à errer entre les buissons du massif d’arbustes dépouillés de feuilles, mais depuis le repas (quand elle ne recevait pas, Mrs. Reed déjeunait tôt) le vent d’hiver coupant avait apporté avec lui des nuages si noirs et une pluie si pénétrante qu’il était maintenant hors de question de sortir à nouveau.

On est ici au tout début du roman, et l’on remarque d’emblée que la dernière traduction se démarque des trois premières, de forme plus classique, en ce sens qu’elle attaque le roman d’un cinglant et percutant « impossible » qui tire le récit dans le sens de l’oralité et agrippe efficacement l’attention du lecteur. Notre héroïne concède ensuite qu’elle est certes sortie une heure le matin, et tous les traducteurs sauf un s’accordent à dire qu’elle a erré dans un « bosquet », même si *shrub* désigne plutôt le buisson (et donc *shrub-*

bery, le massif de buissons). Vient ensuite la question de savoir à quel repas peut bien faire référence le *dinner* de Mrs. Reed. Le contexte suggère évidemment que l'auteure ne parle pas ici du repas du soir, mais certains traducteurs ont malgré tout choisi de coller à l'original, quitte à introduire un peu de confusion dans l'esprit du lecteur moderne tandis que d'autres ont préféré lever toute ambiguïté en adoptant le terme déjeuner. Enfin, *outdoor exercise* suscite une grande diversité de choix de traduction : excursion, exercices de plein air et sortir.

It was very near, but not yet in sight; when, in addition to the tramp, tramp, I heard a rush under the hedge, and close down by the hazel stems glided a great dog, whose black and white colour made him a distinct object against the trees. It was exactly one form of Bessie's Gytrash – a lion-like creature with long hair and a huge head; it passed me, however, quietly enough; not staying to look up, with strange pretercanine eyes, in my face, as I half expected it would. The horse followed – a tall steed, and on its back a rider. The man, the human being, broke the spell at once. Nothing ever rode the Gytrash; it was always alone; and goblins, to my notions, though they might tenant the dumb carcasses of beasts, could scarce covet shelter in the commonplace human form. No Gytrash was this – only a traveller taking the short cut to Millcote.

1. Le cheval était près, mais on ne le voyait pas encore, lorsque, outre le piétinement, j'entendis du bruit sortir de la haie, et je vis glisser le long des noisetiers un gros chien qui, grâce à son pelage noir et blanc, ne pouvait être confondu avec les arbres. C'était justement une des formes que prenait le Gytrash de Bessie ; j'avais bien devant les yeux un animal semblable à un lion, avec une longue crinière et une tête énorme. Il passa pourtant assez tranquillement devant moi, sans me regarder avec des yeux étranges, comme je m'y attendais presque. Le cheval suivait. Il était grand et portait un cavalier. Cet homme venait de briser le charme, car jamais être humain n'avait monté Gytrash ; il était toujours seul, et, d'après mes idées, les lutins pouvaient bien habiter le corps des animaux, mais ne devaient jamais

prendre la forme vulgaire d'un être humain. Ce n'était donc pas un Gytrash, mais simplement un voyageur suivant le chemin le plus court pour arriver à Millcote.

2. Le cheval était très proche maintenant, mais toujours hors de ma vue, lorsque, outre le bruit de ses sabots, j'entendis une course précipitée près de la haie et que tout près, sous les noisetiers, se glissa un grand chien dont le pelage noir et blanc faisait tache sur le fond des arbres. C'était exactement une des formes qu'empruntait le Gytrash de Bessie ; une créature pareille à un lion, avec des longs poils et une tête énorme ; il passa cependant assez paisiblement à côté de moi, sans s'arrêter pour me regarder de ses yeux de chien surnaturel, comme je m'y étais attendue. Le cheval suivait, c'était un grand coursier portant un cavalier. L'homme, l'être humain dissipa immédiatement l'enchantement. Ce n'était pas Gytrash, car jamais un homme n'avait pu le monter ; ce n'était qu'un cavalier prenant un raccourci vers Millcote.

3. Il était tout proche, mais pas encore en vue, lorsque, outre le bruit du trot du cheval, j'entendis quelque chose s'élançer sous la haie, et je vis se glisser le long des coudriers un grand chien noir et blanc qui se détachait sur leurs branches nues. C'était exactement une des formes que revêtait le Gytrash de Bessie, une créature ressemblant à un lion, avec de longs poils et une énorme tête. Il passa cependant assez tranquillement devant moi, sans s'arrêter pour me regarder avec des yeux de l'autre monde, comme je m'y attendais presque. Le cheval suivait ; un grand coursier, monté par un cavalier. L'homme, l'être humain, rompit immédiatement le charme. Personne ne montait le Gytrash, il était toujours seul. Les lutins, selon les notions que j'avais, pouvaient bien habiter les muettes carcasses des bêtes, mais ne devaient guère convoiter de s'abriter sous la forme banale de la personne humaine. Non, ce n'était pas un Gytrash, mais simplement un voyageur se rendant à Millcote par le raccourci.

4. Il était très proche, mais on ne le voyait pas encore, quand, en plus du galop sonnante sur le sol, j'entendis une course précipitée au pied de la haie et, tout près, à la hauteur des

racines des noisetiers, passa un grand chien, que son pelage noir et blanc faisait se détacher distinctement sur les arbres. Il ressemblait en tout point à l'une de ces formes sous lesquelles apparaissait le Gytrash de Bessie : une sorte de lion aux longs poils et à la tête énorme. Il passa toutefois près de moi fort calmement, sans prendre le temps de tourner sur mon visage un étrange regard ultra-canin, comme je m'y attendais presque. Le cheval suivit, un grand destrier emportant un cavalier. Avec l'homme, l'être humain, l'enchantement se dissipa immédiatement. Rien ne chevauchait jamais le Gytrash ; il allait toujours seul et les lutins, selon moi, s'ils pouvaient hanter les carcasses muettes des animaux, avaient peu de chance de chercher à se dissimuler sous une forme humaine banale. Point là de Gytrash, seulement un voyageur qui empruntait le raccourci qui menait à Millcote.

Ce passage, fortement « gothique » avec son côté mystérieux et inquiétant associé à l'évocation d'êtres mythiques et surnaturels (le Gytrash et les lutins ou gnomes), marque la toute première rencontre de Jane Eyre et d'Edward Rochester. Jane entend le cheval avant de le voir et il est intéressant de regarder comment les traducteurs ont rendu le « tramp, tramp » de Charlotte Brontë. Pour évoquer le bruit que produisent les sabots du cheval qui trotte (le trot étant une allure à deux temps, contrairement au galop qui est une allure à trois temps), aucun traducteur n'a utilisé « clip, clop » ou une onomatopée similaire. Tous ont choisi de contourner la version originale en décrivant plutôt qu'en reproduisant le son en question.

Autre passage intéressant, l'évocation du chien : le terme (rare) *pretercanine* se rapporte, selon l'*Oxford English Dictionary*, à quelque chose de plus que canin ou qui n'est pas simplement canin. Comment donc rendre cette idée un peu étrange à première vue, sans oublier que l'on est ici dans un univers gothique ? Ici encore, les choix de traductions foisonnent.

Continuant dans cette veine fantastique, l'auteur évoque ensuite dans un anglais très recherché les *goblins* (lutins ou gnomes). Le lecteur attentif n'aura pas manqué de remarquer que le passage en question (trop fantastique aux yeux de l'éditeur, ou des traduc-

teurs ?) ne figure tout simplement pas dans la traduction de Léon Brodovikoff et Claire Robert !

He seated me and himself.

"It is a long way to Ireland, Janet, and I am sorry to send my little friend on such weary travels: but if I can't do better, how is it to be helped? Are you anything akin to me, do you think, Jane?"

I could risk no sort of answer by this time; my heart was still.

"Because," he said, "I sometimes have a queer feeling with regard to you – especially when you are near me, as now: it is as if I had a string somewhere under my left ribs, tightly and inextricably knotted to a similar string situated in the corresponding quarter of your little frame. And if that boisterous Channel, and two hundred miles or so of land come broad between us, I am afraid that cord of communion will be snapped; and then I've a nervous notion I should take to bleeding inwardly. As for you – you'll forget me."

1. Il me fit asseoir et s'approcha de moi.

« Il y a bien loin d'ici en Irlande, Jane, et je suis fâchée de voir ma petite amie entreprendre un voyage si fatigant ; mais si je ne puis rien trouver de mieux, que faire ?... Jane, m'êtes-vous attachée ? »

Je ne pus pas hasarder une réponse, mon cœur était trop plein.

« C'est que, dit-il, j'éprouve quelque fois pour vous un étrange sentiment, surtout lorsque vous êtes près de moi, comme maintenant : il me semble que j'ai dans le cœur une corde invisible, fortement attachée à une corde toute semblable et placée dans votre cœur ; si un bras de mer et soixante lieues de terre doivent nous séparer, j'ai peur que cette corde sympathique ne se brise et que la blessure saigne intérieurement. Quant à vous, vous m'oublierez.

2. Il s'assit et me fit asseoir.

« Il y a loin d'ici en Irlande, ma petite Jane, et je suis peiné d'envoyer ma petite amie faire un voyage aussi fatigant ; mais comment vous aider, si je ne puis faire mieux ? Vous n'avez jamais pensé combien vous m'êtes proche, Jane ?

Je n'osai risquer aucune réponse ; mon cœur s'était arrêté de battre.

« Voyez-vous, dit-il, j'ai parfois une sensation étrange, surtout lorsque vous êtes près de moi, comme maintenant ; il me semble que j'ai, attachée dans mon cœur, une corde indissolublement liée à une corde identique placée dans votre cœur. Et si la mer et encore près de cent milles de terre se mettaient entre nous, j'ai peur que cette corde de communion ne se casse ; et alors, j'en ai le pressentiment, la blessure saignera intérieurement. Quant à vous, vous m'oublierez.

3. Il me fit asseoir et prit place à côté de moi.

« C'est loin d'ici l'Irlande, Janet, et je suis peiné de faire entreprendre un aussi pénible voyage à ma petite amie ; mais, si je ne peux mieux faire, comment l'empêcher ? Ne croyez-vous, Jane, qu'il y a des affinités entre nous ? »

Je n'osai me risquer à répondre, mon cœur débordait.

« C'est que, dit-il, vous me faites éprouver parfois une curieuse sensation, surtout lorsque vous êtes près de moi, comme en ce moment ; il me semble avoir là, à gauche, quelque part sous les côtes, un lien étroitement et inextricablement noué à un lien identique qui part d'un même point de votre petite personne. Si un tumultueux détroit, et peut-être deux cent milles de terre viennent s'interposer entre nous, j'ai bien peur que ce lien qui nous unit ne se brise, et alors mon cœur saignera, j'en ai la douloureuse perception. Mais vous, vous m'oublierez. »

4. Il nous fit asseoir.

« C'est bien loin, l'Irlande, Janet, et je suis désolé d'imposer à ma jeune amie des voyages aussi fatigants, mais si je ne peux pas faire mieux, qu'y faire ? Me ressemblez-vous en quoi que ce soit, à votre avis, Jane ? »

J'en étais arrivée à un point où je ne pouvais risquer la moindre réponse ; mon cœur débordait.

« Parce que, dit-il, il m'arrive d'avoir un curieux sentiment à votre égard... En particulier quand vous êtes près de moi, comme à l'instant. C'est comme si j'avais un lien quelque part sous mes côtes à gauche, fortement et inextricablement noué à

un lien similaire situé au même endroit de votre petit corps. Et si ce bras de mer agit et quelque deux cents milles de terre viennent se mettre entre nous, je crains que ce lien qui nous met en communion ne se rompe ; et alors, je suis pris d'anxiété à l'idée que je pourrais être atteint d'hémorragie interne. Quant à vous... vous m'oubliez. »

Passage poignant où Rochester avoue indirectement son amour pour Jane, sentiment qu'il n'est pas encore prêt à reconnaître pleinement lui-même. Il s'adresse à elle affectueusement, l'appelant Janet puis « ma petite amie ». Une partie des traducteurs se sont affranchis du diminutif Janet pour le franciser en Janette ou accoler un adjectif affectueux au prénom ou l'ignorer en remplaçant Janet par Jane.

Rochester, inquiet de savoir si Jane partage ses sentiments, commence par l'interroger à ce sujet en utilisant l'expression *akin to me*, rendue par l'idée d'attachement, de proximité, d'affinité ou de ressemblance. Il tente ensuite d'expliciter ce qu'il ressent en filant une métaphore autour du lien qui les unit (corde, lien ou cordon) placé à gauche sous ses côtes (à la place du cœur, c'est au lecteur de le comprendre) puis il exprime sa crainte que la distance ne vienne rompre cette *cord of communion*, autre terme marquant l'attachement quasi viscéral (on pense ici à l'*ombilical cord* ou cordon ombilical) qui le relie à Jane. Enfin, il évoque son « cœur qui saigne », image qui, chez certains traducteurs, est traitée de façon quasi médicale.

And I sank down where I stood, and hid my face against the ground. I lay still a while: the night-wind swept over the hill and over me, and died moaning in the distance; the rain fell fast, wetting me afresh to the skin. Could I but have stiffened to the still frost – the friendly numbness of death – it might have pelted on; I should not have felt it; (...).

1. Je me couchai dans le lieu où je me trouvais, et je cachai mon visage contre terre. Je restai tranquille un instant, le vent de nuit soufflait sur la montagne et sur moi et allait mourir au loin en mugissant. La pluie tombait épaisse et me mouillait

jusqu'aux os. Si mes membres s'étaient engourdis, si de cet état j'avais passé au doux froid de la mort, la gelée aurait pu tomber sur moi, je ne l'aurais pas sentie ; (...).

2. Je me jetai à terre là où j'étais et cachai mon visage contre le sol. Je restai immobile quelque temps ; le vent de la nuit balayait la colline et mon corps et, en gémissant, allait mourir dans le lointain ; la pluie tombait dru, me trempant à nouveau jusqu'aux os ; si j'avais pu seulement me raidir dans un froid paisible, dans l'insensibilité amicale de la mort, la pluie aurait pu continuer à tomber, je ne l'aurais pas sentie ; (...).

3. Je m'affaissai sur place et me cachai le visage contre le sol. Je restai un instant immobile ; le vent de la nuit soufflant sur la colline passa sur moi et alla mourir au loin en gémissant ; la pluie tombait dru, me trempant de nouveau jusqu'aux os. Que ne pouvais-je me raidir sous ce froid implacable, ce bienfaisant engourdissement de la mort ! La pluie aurait pu continuer à tomber à verse, je ne l'aurais pas sentie ; (...).

4. Et je m'effondrai sur place et me cachai le visage contre le sol. Je restai quelque temps sans bouger ; le vent nocturne vint de derrière la colline, me balaya et mourut en gémissant au loin. La pluie tomba dru, me trempant à nouveau jusqu'aux os. Si j'avais pu me raidir dans l'immobilité glacée, l'engourdissement bienveillant de la mort, la pluie aurait pu continuer à battre ; je ne l'aurais pas sentie.

Jane touche ici le fond du désespoir et du découragement. Se laissera-t-elle mourir ou l'envie de vivre sera-t-elle plus forte que celle d'en finir ? Tout est dit en un court paragraphe : Jane s'effondre puis, peu de temps après, se relève. Première difficulté : rendre la concision de la description « *And I sank down where I stood* » : alors que les deux premières versions donnent une part active à notre héroïne, les deux suivantes évoquent l'image d'une action subie. La traduction des deux prétérits (*swept* et *died*) peut produire deux effets opposés : d'un côté, l'imparfait duratif pose la tempête dans laquelle

Jane est prise comme un décor ou une toile de fond ; de l'autre, le passé simple décrit un coup de vent unique et circonscrit dans le temps. Enfin la construction complexe « *Could I but have stiffened (...)* ; *I should not have felt it* », est comprise, selon les traducteurs, comme une hypothèse (si j'avais gelé) ou comme un souhait (que ne pouvais-je mourir gelée).

Ainsi s'achève notre brève incursion dans l'univers des traductions d'un « classique » qui, plus d'un siècle et demi après sa publication, n'en a pas fini d'inspirer ses traducteurs.